

L'ethos comme construction d'identités

Pascale Chavaz

13 septembre 2007

Une réflexion un tant soit peu attentive sur le langage permet rapidement de mettre en lumière le fait qu'un terme ne peut se définir *en soi*. C'est en tant qu'il fait partie d'un certain contexte, d'un certain cadre conceptuel, qu'il peut se comprendre dans toutes ses subtilités, toute sa finesse. Contrairement aux apparences, cette évidence n'est pas que propre au langage ordinaire ou à l'écriture littéraire : elle concerne également toute forme de recherche scientifique, qu'il s'agisse des sciences dites « exactes »¹ ou des sciences humaines.

Cela est particulièrement manifeste en ce qui concerne la notion d'*éthos*. Si elle a été originellement invoquée comme l'une des trois « preuves engendrées par le discours »² - autrement dit l'*éthos*, le *logos* et le *pathos* -, découlant de la tradition rhétorique qui lui donnait sens dans un cadre essentiellement argumentatif³, les différentes disciplines philosophiques et linguistiques telles que développées ces dernières décennies octroient aujourd'hui à ce terme des définitions aussi fluctuantes que complexes.

Si, dans un cadre déjà délimité, il peut se définir comme « [...] l'air, le ton, l'allure, de celui ou celle qui parle, tel qu'il se dégage de la manière dont il ou elle s'y prend »⁴, il est difficilement appréhendable tant il intègre et dépend d'éléments différents, selon qu'on le considère, par exemple, comme concernant prioritairement le locuteur ou le destinataire ;

¹ Sur ce thème, voir le fameux texte de Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, 1962.

² Voir sur ce sujet l'article d'Ekkehard Eggs, *Ethos aristotélien, conviction et pragmatique moderne*, dans Amossy, R. (sous la direction de), *Images de soi dans le discours : La construction de l'ethos*, Lausanne & Paris, Delachaux & Niestlé S.A., 1999, pp. 31-59.

³ Notons que dans l'antiquité même, ce terme recouvre des sens différents selon qu'il s'applique à la rhétorique, la politique, la musique, l'éthique, etc.

⁴ Auchlin, A., *Ethos et expérience du discours : quelques remarques*, dans Wauthiou, M. & Simon, A. C. (eds.), *Politesse et idéologie: Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2000, p. 75.

L'éthos comme construction d'identités

comme lié au seul acte d'énonciation ou également à des propriétés extradiscursives – et encore faut-il pouvoir délimiter ce qui relève proprement du discours – ; comme concernant un seul individu ou les membres d'une même communauté ; comme réservé ou non à la seule oralité; etc. Bref, il est déterminé par une certaine discipline et par un point de vue spécifique en son sein.

Notre titre introduit déjà la perspective dans laquelle se place notre étude: si l'éthos peut être étudié sous différentes formes et se définir de mille manières, il reste que la construction d'identités ne peut se détacher d'une conception de l'éthos qui intègre la subjectivité comme un élément clé. Nous tenterons d'appréhender l'éthos comme permettant au locuteur de sculpter – consciemment ou non – une certaine identité, et surtout en tant qu'il permet au destinataire de s'« approprier » l'identité du locuteur par sa parole et bien au-delà. Nous interrogerons enfin la possibilité que la manière même dont le locuteur s'engage dans la parole, la manière dont il s'identifie devant autrui, induit une certaine identification du destinataire même.

Des identités

« L'Ethos comme construction d'identités ». Le choix de parler d'*identités* et non de l'*Identité* n'est pas vide de sens. Il ne se rapporte pas seulement au fait que l'identité se construise doublement au travers d'une énonciation quelconque – celle que le locuteur tente de mettre en avant, et celle qui est perçue par son destinataire⁵ – mais au fait que l'Identité pensée en soi⁶, au travers de caractéristiques multiples et souvent paradoxales, ne peut être questionnée dans un cadre impliquant la parole, et encore moins, inhérente à elle, la notion d'éthos. En effet, cette dernière implique une interprétation externe de l'identité, là où l'Identité en soi ne saurait être qu'intime et *inexprimable*⁷, territoire où les mots n'ont pas de place. Sentiments⁸,

⁵ Destinataire qu'Auchlin appellerait ici « interprète-expérienceur » pour rendre mieux compte de sa position particulière non seulement en tant qu'« interlocuteur » mais aussi en tant qu'« interprète subjectif » de l'éthos en jeu.

⁶ Question bien évidemment inappropriée à notre recherche et trop vaste pour être abordée dans le cadre qui est le nôtre.

⁷ Certaines recherches auront pu laisser croire à une transparence du sujet à lui-même, idée que la psychanalyse a rendu inacceptable. Le sujet parlant ne peut pas être pensé dans une pure transparence de sa parole.

⁸ Il ne nous semble pas nécessaire de faire ici une distinction précise entre « pathos » et « éthos », chacun mobilisant d'une manière ou d'une autre les dispositions affectives et émotives du destinataire.

interprétations, raisonnements et multiples « jeux de langage » sont des paramètres qui ne peuvent que détourner l'Identité de ce qu'elle est essentiellement. Autrement dit, si l'Identité doit être entendue ici comme unique et englobant l'être dans sa totalité, les éthés sont évidemment multiples. D'où la nécessité d'interroger *des* identités. Cette précision ne doit cependant pas remettre en cause le fait que l'Identité se construise entre autres dans la parole échangée.

Un début et une fin ?

Des identités se structurent et se manifestent donc au travers de l'événement énonciatif. En le considérant, nous nous plaçons dans l'une des deux visions de l'éthos qu'Auchlin décrit comme :

« [...] [posant] que l'éthos est constitutivement dialogal, et que son contenu descriptif renvoie à l'expérience du discours, non à des représentations, et doit être envisagé en *je*⁹, et non en « il » ou en « ça », pour donner accès à notre expérience propre, la part intérieure et intime de notre rapport au langage, à l'interaction verbale, à notre identité même, en tant qu'elle se constitue notamment des successives identités langagières que nous prenons pour nos différents interlocuteurs. »¹⁰

Mais à partir d'où et jusqu'où l'éthos compris comme tel se construit-il ? Agit-il d'abord et toujours au travers du choix des mots, des arguments, de la logique interne d'une énonciation ? Jusqu'où le *cadre* énonciatif – gestuelle, rythme, débit, mise en scène, etc. – joue-t-il un rôle ? En quoi les possibles *a priori*, entrent-ils en considération ?

L'énonciation – comprise ici comme comprenant le lexique, l'argumentation, etc. –, le « contexte » d'énonciation et les *a priori* semblent constituer les trois éléments clés de l'effet d'éthos, que l'on se place du côté du locuteur ou de son destinataire. Autrement dit, ces éléments font partie des *outils* que le locuteur peut utiliser – ou les *réalités* dont il ne peut se départir –, pour construire ou tenter de construire telle ou telle identité devant autrui. Quant au destinataire, qu'il en ait conscience ou non, peut les prendre en considération dans sa manière de percevoir, juger, identifier.

⁹ C'est l'auteur qui souligne.

¹⁰ Auchlin, op. cit. p. 76.

L'ethos comme construction d'identités

« Libérer la parole de chaque sujet, apprendre non seulement à écouter, mais à **entendre** le *qui* de la parole, lieu où se structure et se manifeste l'**identité**. Lieu dans lequel se pose l'être même du sujet... »¹¹

Au niveau proprement lexical, un exemple occurrent concerne le choix du « nous » dans ce travail. Loin d'être anodin, il cherche à représenter pour un individu unique une identité collective fictive qui, sans doute, me soulage d'une part de responsabilité et cherche à donner poids à ce qui est dit. Même si mon destinataire est conscient du sens de ce choix lexical – qui, comme on l'a vu, n'est vraisemblablement pas qu'un simple usage littéraire –, il aurait probablement perçu différemment l'auteur de ce texte si j'avais employé le « je » tout au long de ce travail. Cet exemple, parmi tant d'autres, montre que la structuration de l'identité est en partie déterminée par le registre lexical. De même, la logique interne d'un argument, le choix de telle ou telle exemplification pour corroborer une thèse, etc. Nous rejoignons en ce sens Dascal qui montre qu'une séparation nette entre éthos et logos ne saurait rendre compte de la réalité :

« L'un [la réfutation] relève du dire, l'autre [la réputation] relève de l'être : l'un, de l'intersubjectivité, l'autre, de l'objectivité : l'un, de l'apparence, l'autre, de la réalité : l'un, de l'*ethos*, l'autre, du *logos*. [...] Il y a [...] une interaction intense entre réfutation et réputation, plutôt qu'une séparation totale ou une réduction de l'une d'elles à l'autre. »¹²

Mais encore faut-il qu'une énonciation soit à la portée du destinataire. Il semble en effet qu'une certaine identité puisse être perçue subjectivement sans pour autant que les mots entrent en ligne de compte. Tel est le cas d'une situation impliquant un certain contact avec une personne aphasique ou provisoirement silencieuse ; tel est le cas aussi d'un observateur – pour ne pas dire malgré tout « destinataire » – entendant sans comprendre une conférence en chinois. L'aphasique à travers son mutisme, le silencieux à travers son silence et le conférencier chinois par le seul fait de parler chinois ; tous donnent déjà, sans peut-être s'en rendre compte, des indices permettant aux observateurs de se forger une certaine opinion, une certaine vision de ce qu'ils sont. Cela dit, ce type de « communication » constitue bien moins une réelle rencontre que la communication *verbale* : un mot échangé, aussi anodin que

¹¹ Poché, F., *Sujet, parole et exclusion : une philosophie du sujet parlant*, Paris, l'Harmattan, 1996, p. 13. (C'est l'auteur qui souligne)

¹² Dascal, M., *Réputation et réfutation*, dans Wauthiou, M. & Simon, A. C. (eds.), *Politesse et idéologie: Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2000, pp. 95-96 & 99.

L'ethos comme construction d'identités

« Bonjour ! » entraîne une représentation différente de soi et de l'autre, un engagement, une attente et une responsabilité plus grands.

Ces derniers exemples suggèrent donc que le cadre énonciatif, le contexte, peut également jouer un rôle déterminant dans le processus d'identification. Aspect physique, habillement, registre de langue, tonalité, intensité, rythme, gestuelle, regards, sont autant d'éléments – évidemment non exhaustifs – intervenant dans et au-delà de l'énonciation. La croyance d'une possible objectivité est mise à mal. Comment est-il envisageable que le destinataire fasse abstraction de ce qui peut le toucher ou le surprendre ; de ce qui peut insidieusement le conduire à tel ou tel avis ? Comment est-il possible, pour le locuteur, de masquer des identités fondatrices – couleur de peau, accent, voix, âge, sexe, etc. ?

Ces remarques induisent également le problème des *a priori*, ou, comme dirait Dascal, de la « réputation ». Est-il possible de regarder la peinture de Picasso de la même manière une fois en notre connaissance qu'il maltraitait ses compagnes ? Lit-on l'œuvre de Hilary Putnam pareillement quand on apprend que celui-ci n'est pas une femme mais bien un homme ? Est-il possible d'oublier la notoriété d'un locuteur pour ne s'en tenir qu'à ses mots ? Il semble que l'ethos commence parfois à transparaître avant même l'énonciation¹³. Mais ces *a priori* ne restent consistants que si le discours tend à les confirmer :

« L'effet d'éthos fait bien d'une certaine façon flèche de tout bois, beaucoup d'informations, de faits rendus manifestes par l'événement énonciatif et son environnement, peuvent servir à infirmer ou renforcer des hypothèses concernant l'« orateur ». Mais d'un autre côté, ces hypothèses concernant l'orateur ne sauraient être « importées », ou en quelque sorte préalables au discours, mais doivent lui être conséquentes. »¹⁴

Il est évident qu'il est souvent requis de faire l'impasse sur certaines caractéristiques en tentant d'en rester à ce qui est considéré comme *pertinent* dans le cadre qui s'impose. Mais l'énonciation ne peut être destituée de tout corps, de toute entité, bref, de tout éthos.

« En ces temps où le dialogue est invoqué, requis, demandé même à la hâte dans des conflits très âpres, il me semble important de situer le questionnement en avant même de cette réflexion. Au fond, avant de théoriser nos communications dans l'espace inter-personnel ou social, il serait peut-être bon de nous demander : *quand je parle qui parle ?* [...] la question du *qui*, de l'identité du sujet parlant, n'est pas uniquement théorique. »¹⁵

¹³ Ce qui imposerait une distinction entre « discursif » et « prédiscursif ».

¹⁴ Auchlin, op. cit. p. 85.

¹⁵ Poché, op. cit. p. 14.

Il semble illusoire de pouvoir édifier un schème de l'éthos qui sache rendre compte de toutes situations, et c'est bien là l'une des difficultés propres à ce concept. En effet, comment des éléments aussi disparates que subjectifs peuvent-ils être validés de manière absolue ? Ils se chevauchent, se succèdent ou disparaissent selon la manière dont l'éthos est construit et perçu.

« L'éthos procède bien d'une internalité du discours ; mais celle-ci n'est pas strictement intra-verbale et ne saurait l'être. Cette internalité est expérientielle, en ce sens où l'expérience du discours dispose de quelque chose de spécifique, qui procède de l'articulation de l'intro- et de l'extra-verbal langagier ; elle est expérientielle en cela que la confiance, la conviction, la persuasion – bases de l'éthos – ne sont pas des données intra-verbales. »¹⁶

L'Autre...

Nous l'avons vu, l'éthos tel que nous le considérons est, dans son essence même, dialogal. Dialogal comme l'est la parole, mais dialogal surtout puisque la « réalité de l'éthos [...] appartient à l'interlocuteur. »¹⁷ Si l'Identité est intime et inexprimable¹⁸, l'effet d'éthos – les diverses identités souhaitées par le locuteur – est multiple et reste entre les mains du destinataire :

« [...] C'est par la parole, en tant qu'elle est écoutée et entendue, que des sujets ont le plus de chance de s'épanouir et d'advenir à une meilleure auto-conscience. Inversement, plus la parole d'un sujet est nouée, tuée par la **non-reconnaissance allocutive**, et moins celui-ci parvient au bonheur ainsi qu'à la pensée de son existence, de sa vie. »¹⁹

Ainsi, dans sa direction originelle, le langage se réfère toujours à un « autre ». Il faut admettre que la parole ne se construit pas *devant*, mais *pour* et *avec* autrui, qui n'est pas qu'un récepteur oisif, mais fait partie intégrante de la portée des mots. La parole est donc adressée, et c'est dans cette orientation que le sens advient :

« Qu'en est-il du véritable sujet du discours ? Nous répondons que c'est l'instance relationnelle qui est effectivement productrice du discours. [...] l'analyse transcendantale des

¹⁶ Auchlin, op. cit. p. 86.

¹⁷ Auchlin, op. cit. p. 77.

¹⁸ Cf. pp. 2-3 de ce travail.

¹⁹ Poché, op. cit. p. 65. (C'est l'auteur qui souligne).

L'ethos comme construction d'identités

conditions de possibilité du sens renvoie non pas au sujet mais à la relation interlocutive elle-même.»²⁰

Même quand le discours est d'apparence monologique – discours politique, cours magistral, acteur sur scène – il reste, fondamentalement, dialogal.

Locuteur, discours, contexte, destinataire, sens et identités – pour ne mentionner que l'essentiel – sont donc plus intimement liés qu'on pourrait le penser. Pour tenter de construire une certaine identité, le locuteur investit son discours, un discours qui ne s'en tient pas qu'au contenu. Le destinataire a, quant à lui, la responsabilité de l'écoute et de la construction subjective d'une identité au travers de l'effet d'éthos, si vaste et si essentiel, qui échappe en grande partie au locuteur. C'est dire l'importance du dialogue, car l'autre contribue à révéler le sens du discours et, à travers lui, une identité qui se construit. Plus la communication est riche, plus le locuteur prend conscience qu'il n'est plus que locuteur mais aussi sujet de sa propre parole, sculpteur d'identité. Et sa sincérité – au-delà de son aspect convaincant dans la rhétorique ancienne – s'impose souvent envers l'autre et envers lui-même comme une condition éthique indispensable – ou du moins, faut-il l'espérer. L'absence de sincérité met en cause la raison d'être du dialogue, et *a fortiori*, l'existence même de l'identité affichée par le locuteur.

« [...] si notre destinataire ne voit pas qui ou ce que nous prétendons être par notre parole, cet être-là n'existe purement et simplement pas dans l'échange. »²¹

L'importance de l'autre dans notre parole – et, par extension, notre humanité – se représente d'autant mieux *a contrario*, dans son absence. Celle-ci est parfaitement représentée dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*²². Robinson, en pleine contradiction, oscille entre la liberté nouvelle de sentir *être*, être indépendamment du regard d'autrui qui ne porte plus ni sur lui ni sur son environnement, et le sentiment de ne plus exister en tant qu'homme dans cette solitude indétournable :

« Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risque en

²⁰ Jacques, F. *Différence et subjectivité*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 150.

²¹ Auchlin, op. cit. p. 83.

²² D'autres extraits se trouvent en annexe.

L'ethos comme construction d'identités

perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. »²³

« Il est inutile de se le dissimuler : tout mon édifice cérébral chancelle. Et le délabrement du langage est l'effet le plus évident de cette érosion.

J'ai beau parler sans cesse à haute voix, ne jamais laisser passer une réflexion, une idée sans aussitôt la proférer à l'adresse des arbres ou des nuages, je vois de jour en jour s'effondrer des pans entiers de la citadelle verbale dans laquelle notre pensée s'abrite et se meut familièrement, comme la taupe dans son réseau de galeries. Des points fixes sur lesquels la pensée prend appui sans progresser – comme on marche sur les pierres émergeant du lit d'un torrent – s'effritent, s'enfoncent. Il me vient des doutes sur le sens des mots qui ne désignent pas des choses concrètes. Je ne puis plus parler qu'à *la lettre*. La métaphore, la litote et l'hyperbole me demandent un effort d'attention démesuré dont l'effet inattendu est de faire ressortir tout ce qu'il y a d'absurde et de convenu dans ces figures de rhétorique. [...] Je sais, moi, à qui plus personne ne vient prêter un visage et un secret – que je ne suis qu'un trou noir au milieu de Speranza, un point de vue sur Speranza – un point, c'est-à-dire rien. »²⁴

L'absence d'autrui provoque donc une fracture dans le langage, une fracture aussi et surtout dans la construction de l'identité. Qui suis-je sans le regard et l'écoute de l'autre ? Que signifie « je » dans sa solitude ? A-t-il même un sens ? Existe-il seulement ? Telles sont les questions que se posent les marginaux et les exclus de nos sociétés.

« L'autre entre dans une théorie du sujet parlant, parce qu'il n'est pas pour rien dans le faire-sens de celui qui parle, ni même dans l'élaboration de sa pensée. La solitude non choisie, imposée par l'exclusion sociale provoque un étiolement de l'identité du sujet. Car c'est par la capacité et la possibilité qui lui est offerte de prendre la parole, de communiquer avec autrui ses opinions, d'échanger avec lui dans un espace inter-personnel et social, qu'un être humain se réalise comme sujet.

Lorsque sa parole se trouve prise en compte, sollicitée, voir confrontée avec d'autres, l'être humain fait une certaine expérience de la dignité. »²⁵

Le langage et son contexte sont donc constitutifs d'identités, des identités qui nous fondent, nous révèlent, et interagissent avec celles des autres au travers de cette notion vaste qu'est l'éthos. C'est là que se pose la question de la *responsabilité* dans la prise de parole. La manière dont nous nous positionnons induit une certaine identification d'autrui. Parler à une

²³ Tournier, M, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 53.

²⁴ Tournier, *ibidem* p. 68-70.

²⁵ Poché, *op. cit.* p. 66.

L'éthos comme construction d'identités

personne âgée ou handicapée comme à un enfant – autrement dit se positionner en personne plus responsable et supérieure – en est l'un des multiples exemples, qui soulèvent certaines questions éthiques inhérentes au langage.

« [...] Le déploiement propre et l'exploration du savoir-faire langagier sont à certains égards intrinsèquement moraux : il suffit de reconnaître que notre condition verbale ne nous est pas transparente, et qu'en prendre conscience c'est améliorer notre humanité, éloigner notre parole du cri, en honorant à sa juste valeur l'opportunité de réflexivité que nous donne la parole. »²⁶

Ainsi, chaque identité affichée implique certaines responsabilités éthiques. Si le locuteur n'est pas totalement maître de l'éthos perçu, il n'en reste pas moins qu'il doit prendre conscience de l'outil considérable qui est à sa portée : un langage certes créateur de choix, de liberté, d'identité ; mais un langage qui est loin de n'être qu'abstrait : il est aussi *acte*. En cela, il est à la merci des autres et se doit d'être continuellement interrogé.

Il va de soi que le regard que les autres portent sur nous, la manière dont ils nous identifient, nous influence dans notre rapport à nous-même. Il va de soi que certaines caractéristiques – feintes ou réelles – se doivent d'être mises en avant selon les circonstances. Il va de soi encore que notre contexte social et culturel imprime en nous quantités de déterminations aussi ineffables qu'ineffaçables. Sans négliger ni oublier l'importance fondamentale des multiples interactions qui constituent pour chacun un lieu de construction d'identités et donc de vie, peut-être perdons-nous des yeux et négligeons-nous l'unité sous-jacente à ces signes distinctifs obtenus par abstraction. Tenter de définir et de se définir, c'est appréhender une réalité particulière et mouvante comme une coupure. C'est peut-être même renoncer à une unité moins rassurante mais plus réelle. S'il est bien clair que cette unité-là n'est pas en jeu dans les rapports les plus courants de nos vies, il faut espérer qu'elle le soit dans les rapports humains les plus essentiels.

« Je traite autrui comme un objet quand je le traite comme un absent, comme un répertoire de renseignements à mon usage ou comme un instrument à ma merci ; quand je le catalogue sans appel, ce qui est à proprement parler désespérer de lui. Le traiter comme un sujet, comme un être présent, c'est reconnaître que je ne peux le définir, le classer, qu'il est inépuisable, gonflé d'espoirs, et qu'il dispose seul de ces espoirs : c'est lui faire crédit. Désespérer de quelqu'un,

²⁶ Auchlin, op. cit. p. 100.

L'éthos comme construction d'identités

c'est le désespérer. [...] Aussi dit-on à tort que l'amour identifie. Ce n'est vrai que de la sympathie, des affinités électives, où nous recherchons encore un bien à assimiler, une résonance de nous-mêmes dans un semblable. L'amour plein est créateur de distinction, reconnaissance et volonté de l'autre en tant qu'autre. La sympathie est encore une affinité de la nature, l'amour est une nouvelle forme d'être. Il s'adresse au sujet par delà sa nature, il veut sa réalisation comme personne, comme liberté, quels que soient ses dons ou ses disgrâces, qui ne comptent plus essentiellement à son regard : l'amour est aveugle, mais c'est un aveugle extra-lucide. »²⁷

Doit-on toujours rester prisonniers des représentations pré-fabriquées de nous-mêmes et des autres? Ne peut-on pas parfois délaissier ces images pour tenter d'appréhender une identité plus fondamentale ? Cet exercice peut devenir l'objectif de toute une vie, en tentant autant que possible de ne pas identifier les réalités aux seules apparences qu'elles véhiculent ou aux seules normes que la société impose. Mais cela est-il seulement réalisable ? Il est difficile d'admettre cette forme de neutralité ou d'innocence et il serait assurément illusoire de croire à une totale dépossession et dépréciation des caractéristiques discernables et discernées qui fondent pour une grande part l'individu. L'analyse de l'éthos en tant qu'il permet la construction – consciente ou non, adaptée ou non – d'identités, est un premier instrument pour sortir de certaines impasses. Plus qu'un jeu de l'esprit ou un maniement de concepts, c'est un réel moyen de prise de conscience et d'éveil. Mais ce travail n'aura été que balbutiements face aux multiples questionnements que ce thème engendre encore.

²⁷ Mounier, E, *Le personnalisme*, Presse universitaire de France, Paris, 1949, pp.35-36.

Bibliographie

- **Auchlin, A.**, *Ethos et expérience du discours : quelques remarques*, dans Wauthiou, M. & Simon, A. C. (eds.), *Politesse et idéologie: Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2000, pp. 75-93.
- **Dascal, M.**, *Réputation et réfutation*, dans Wauthiou, M. & Simon, A. C. (eds.), *Politesse et idéologie: Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2000, pp. 95-105.
- **Eggs, E.**, *Ethos aristotélicien, conviction et pragmatique moderne*, dans Amossy, R. (sous la direction de), *Images de soi dans le discours : La construction de l'ethos*, Lausanne & Paris, Delachaux & Niestlé S.A., 1999, pp. 31-59.
- **Jacques, F.** *Différence et subjectivité*, Paris, Aubier Montaigne, 1982.
- **Mounier, E.**, *Le personnalisme*, Presse universitaire de France, Paris, 1949.
- **Poché, F.**, *Sujet, parole et exclusion : une philosophie du sujet parlant*, Paris, l'Harmattan, 1996.

Annexes

Extraits de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*

1. « Je sais maintenant que chaque homme porte en lui – et comme au-dessus de lui – un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. **Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risque en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance.** » (p. 53)

2. « Ce que je ne vois pas est un *inconnu absolu*²⁸. Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. Je constate d'ailleurs en écrivant ces lignes que l'expérience qu'elles tentent de restituer non seulement est sans précédent, mais contrarie dans leur essence même les mots que j'emploie. **Le langage relève en effet d'une façon fondamentale de cet univers peuplé où les autres sont comme autant de phares créant autour d'eux un îlot lumineux à l'intérieur duquel tout est – sinon connu – du moins connaissable.** Les phares ont disparu de mon champ. Nourrie par ma fantaisie, leur lumière est encore longtemps parvenue à moi. Maintenant, c'en est fait, les ténèbres m'entourent. Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. **Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !** » (pp. 54-55)

3. « **Il est inutile de se le dissimuler : tout mon édifice cérébral chancelle. Et le délabrement du langage est l'effet le plus évident de cette érosion.** J'ai beau parler sans cesse à haute voix, ne jamais laisser passer une réflexion, un idée sans aussitôt la proférer à l'adresse des arbres ou des nuages, je vois de jour en jour s'effondrer des pans entiers de la citadelle verbale dans laquelle notre pensée s'abrite et se meut familièrement, comme la taupe dans son réseau de galeries. Des points fixes sur lesquels la pensée prend appui sans progresser – comme on marche sur les pierres émergeant du lit d'un torrent – s'effritent, s'enfoncent. Il me vient des doutes sur le sens des mots qui ne désignent pas des choses concrètes. Je ne puis plus parler qu'à la lettre. La métaphore, la litote et l'hyperbole me demandent un effort d'attention démesuré dont l'effet inattendu est de faire ressortir tout ce qu'il y a d'absurde et de convenu dans ces figures de rhétorique. Je conçois que ce processus dont je suis le théâtre serait pain béni pour un grammairien ou un philologue vivant en société : pour moi, c'est un luxe à la fois inutile et meurtrier. Telle, par exemple, cette notion de *profondeur* dont je n'avais jamais songé à scruter l'usage qu'on en fait dans des expressions comme « un esprit profond », « un amour profond »... Etrange parti pris cependant qui valorise aveuglément la profondeur aux dépens de la superficie et qui veut que « superficiel » signifie non pas « de vaste dimension », mais de « peu de profondeur », tandis que « profond » signifie au contraire « de grande profondeur » et non pas « de faible superficie ».

²⁸ C'est toujours l'auteur qui souligne.

L'ethos comme construction d'identités

[...] Les êtres seraient des trésors enfermés dans une écorce sans valeur, et plus loin on s'enfoncerait en eux, plus grandes seraient les richesses auxquelles on accéderait. Et s'il n'y avait pas de trésors ? Et si la statue était *pleine*, d'une plénitude monotone, homogène, comme celle d'une poupée de son ? Je sais bien, moi, à qui plus personne ne vient prêter un visage et des secrets – que je ne suis qu'un trou noir au milieu de **Speranza**, un point de vue sur **Speranza** – un point, c'est-à-dire rien. Je pense que l'âme ne commence à avoir un contenu notable qu'au-delà du rideau de peau qui sépare l'intérieur de l'extérieur, et qu'elle s'enrichit indéfiniment à mesure qu'elle s'annexe des cercles plus vastes autour du point-moi. » (pp. 68-70)

4. Toujours ce problème de l'existence. Il y a des années, si quelqu'un m'avait dit que l'absence d'autrui me ferait un jour douter de l'Existence, comme j'aurais ricané !

[...] Exister, qu'est-ce que cela veut dire ? Ca veut dire *être dehors, sistere ex.* ce qui est à l'extérieur existe. Ce qui est à l'intérieur n'existe pas. Mes idées, mes images, mes rêves n'existent pas. Si **Speranza** n'est qu'une sensation ou un faisceau de sensations, elle n'existe pas. Et moi-même je n'existe qu'en m'évadant de moi-même vers autrui.

[...] Ce qui n'*ex-siste* pas *in-siste*. Insiste pour exister. Tout ce petit monde se pousse à la porte du grand, du vrai monde. Et c'est autrui qui en tient la clef.

[...] **Tous ceux qui m'ont connu, tous sans exception me croient mort. Ma propre conviction que j'existe a contre elle l'unanimité. Quoi que je fasse, je n'empêcherai pas que dans l'esprit de la totalité des hommes, il y a l'image du cadavre de Robinson. Cela seul suffit – non certes à me tuer – mais à me repousser aux confins de la vie, dans un lieu suspendu entre ciel et enfers, dans les limbes, en somme. Speranza ou les limbes du Pacifique... »** (pp. 129-130)

5. « Il fallait trouver un nom au nouveau venu. Je ne voulais pas lui donner un nom de chrétien avant qu'il ait mérité cette dignité. Un sauvage n'est pas un être humain à part entière. Je ne pouvais pas non plus déceimment lui imposer un nom de chose, encore que c'eût été peut-être la solution de bon sens. Je crois avoir résolu assez élégamment ce dilemme en lui donnant un nom de jour de la semaine où je l'ai sauvé : *Vendredi*. Ce n'est ni un nom de personne, ni un nom commun, c'est à mi-chemin entre les deux, celui d'une entité abstraite à demi vivante, à demi abstraite, fortement marquée par son caractère temporel, fortuit et épisodique... » (pp. 147-148)

6. « [...] il aurait fallu que je fusse insensé pour vouloir le [Vendredi] frapper au moment où je lui enseignais une technique difficile et requérant toute son application. Et tout me porte à croire hélas que cet insensé, je le suis à ses yeux, à toutes les heures du jour et de la nuit ! Alors je me mets à sa place, et je suis saisi de pitié devant cet enfant livré sans défense sur une île déserte à toutes les fantaisies d'un dément. Mais **ma condition est pire encore, car je me vois dans mon unique compagnon sous les espèces d'un monstre, comme dans un miroir déformant. »** (pp. 154-155)

7. « [...] Robinson sent se creuser de jour en jour un hiatus entre les messages bavards que la société humaine lui transmet encore à travers sa propre mémoire, la Bible et l'image que l'une et l'autre projettent sur l'île, et l'univers inhumain, élémentaire, absolu, où il s'enfonce et dont il cherche en tremblant à démêler la vérité. » (p. 180)

8. « Ce qui est incroyable, c'est que j'aie pu vivre si longtemps avec lui, pour ainsi dire sans le voir. Comment concevoir cette différence, cette cécité alors qu'il est pour moi toute l'humanité rassemblée en un seul individu, mon fils et mon père, mon frère et mon voisin, mon prochain, mon lointain... tous les sentiments qu'un homme projette sur ceux et celles qui vivent autour de lui, je suis bien obligé de les faire converger vers ce seul « autrui », sinon que deviendraient-ils ? » (p. 224)